

Laval théologique et philosophique



EN COLLABORATION, *Autonomie. Dimensions éthiques de la liberté*

Gabriel Chénard

Volume 36, Number 1, 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/705781ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/705781ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chénard, G. (1980). Review of [EN COLLABORATION, *Autonomie. Dimensions éthiques de la liberté*]. *Laval théologique et philosophique*, 36(1), 103–105.
<https://doi.org/10.7202/705781ar>

dimension spirituelle, dans cette relation intra-divine, en raison de sa qualité de porteur d'existence ou de substantialité » (pp. 26-27).

On le constate aux extraits que nous venons de citer, l'exposé de Schmaus est plus technique que celui de Ratzinger dont nous parlions tantôt. Il analyse de manière plus systématique chaque élément de l'article de foi considéré (bien que la *seigneurie* de Jésus-Christ se trouve plutôt escamotée en fin d'article : le cadre d'un exposé radiophonique impose des limites de temps rigoureuses).

Si l'on parcourt l'étude d'un grand bibliste, Rudolf SCHNACKENBURG, sur l'article de foi : « De là il viendra pour juger les vivants et les morts » (pp. 93-106), l'on découvrira un autre type d'exposé que ceux que nous venons de présenter. Cette fois, le bibliste de carrière situe le *retour du Christ* dans la terminologie de l'eschatologie néo-testamentaire, ainsi que dans les catégories théologiques de Paul et de Jean. Avec beaucoup de bonheur, l'A. reliera la « foi au retour du Christ » à l'*espérance chrétienne*, à la santé psychologique de tout homme et, enfin, à l'*engagement actuel* du croyant dans les tâches humaines et terrestres. L'exposé d'un bibliste, qui aurait pu limiter son horizon à l'exégèse littérale d'un texte, s'enrichit de l'expérience spirituelle et simplement humaine d'un croyant. La rigueur exégétique se trouve alliée à la chaleur spirituelle d'un homme qu'ont rejoint l'anxiété ou les attentes de ses frères. L'expérience spirituelle vécue n'entame en rien la solidité de l'exégèse scripturaire.

Les trois analyses que nous venons de présenter suffiront, croyons-nous, pour donner une juste idée des limites et des richesses de l'ouvrage *Je crois*. D'abord un mot des limites ! Les exposés n'ont pas tous la même profondeur. Des éléments parfois importants sont ignorés ou escamotés dans l'analyse de certains articles du credo. On aurait tort, enfin, d'exiger trop de technicité ou de précision théologique de la part de ces auteurs qui s'adressaient à un vaste public et qui disposaient de peu de temps pour le faire.

Les richesses de l'ouvrage sont considérables. Ce sont des théologiens et des biblistes allemands d'une valeur exceptionnelle qui livrent dans cet ouvrage leurs réflexions. Ils le font dans un langage clair, précis, accessible au lecteur moyen, croyons-nous. Ils ne sont pas tombés dans le piège de la banalité ou des généralités pieuses : nous avons été impressionnés par la solidité des

exposés. Le lecteur remarquera enfin que les auteurs, d'abord consacrés par leur métier à l'exploration scientifique de l'Écriture ou de la théologie, demeurent sensibles aux expériences spirituelles ou humaines, dirions-nous, qu'est susceptible d'évoquer ou d'éclairer tel article de notre credo. L'ouvrage demeure d'abord doctrinal ; mais la doctrine y rejoint la vie.

Paul-Émile LANGEVIN

En collaboration, **Autonomie**. Dimensions éthiques de la liberté. Coll. « Études d'éthique chrétienne ». Fribourg, Suisse, Éditions Universitaires ; Paris, Éditions du Cerf, 1978, 14.5 × 22.5 cm, 221 pages.

Le présent volume réunit neuf articles rédigés par une équipe de professeurs et d'assistants de l'Institut de théologie morale de l'Université de Fribourg, sous la direction de Carlos Josaphat Pinto de Oliveira et de Dietmar Mieth. Ces réflexions ont pour but d'analyser l'idée d'autonomie-liberté en éthique chrétienne dans ses cadres historiques, culturels et sémantiques. Cependant, on constate vite l'élargissement de cet objectif, du fait que les auteurs y sont allés de leur compétence particulière : à titre d'exemple, on retrouve un article sur la compréhension chinoise de la liberté. Nous nous attardons plus spécialement à deux articles qui nous ont particulièrement intéressés ; nous résumerons brièvement les autres en nous inspirant de l'excellente présentation qu'en fait C.J. Pinto de Oliveira dans les premières pages du livre.

La recherche de R. Berthouzoz intitulée *Liberté grecque et théologie de la liberté selon saint Paul* ouvre le volume. L'auteur veut d'abord souligner la « dimension de socialité que comporte la liberté et les apories auxquelles se sont heurtées les écoles hellénistiques dès le moment où elles l'ont plus ou moins écartée de leurs considérations » (p. 19) ; il montre ensuite brièvement les influences de ce modèle grec sur la théologie de la liberté chez s. Paul. L'étude du thème de la liberté est abordée à partir du vocabulaire grec, i.e. de l'adjectif *eleutheros* (libre) et du substantif *eleutheria* (liberté).

De l'*Iliade* d'Homère, on retient deux éléments : l'appartenance sociale et politique à une cité comme condition de la liberté et le fait de se déterminer soi-même et d'œuvrer à l'intérieur de sa famille et de sa cité. Dans les développements postérieurs (VII – III s. av. J.-C.), on passera d'un

concept de liberté qui serait l'apanage des nobles de la cité à un approfondissement décisif du sens social et politique de la liberté : égalité foncière de tous les hommes devant la liberté au sein de la cité à cause des exigences de la nature humaine. Avec Socrate et à la suite des divers courants platoniciens, stoïciens et épicuriens, la liberté se spiritualise ; car on fait ressortir tout ce qu'il y a de raisonnable dans la liberté, capacité humaine de se gouverner et de gouverner les autres, à la différence des citoyens et des esclaves qui sont du côté de la spontanéité, du hasard et de l'irresponsabilité. Aristote a marqué cette époque en liant la notion de liberté et celle de vertu : agir librement, c'est agir selon la vertu ou selon la condition humaine. Ce concept aristotélicien est attaqué par les écoles hellénistiques des troisième et deuxième siècles et la décadence des « pôles classiques conduit à une privatisation de l'idéal de liberté. L'individu renvoyé à lui-même n'a plus la sécurité des cadres et des traditions qui s'effondrent, il ne se sent plus solidaire avec ses concitoyens ; la liberté devient un idéal strictement personnel, exprimant la perfection du sage qui vit selon les valeurs les plus authentiquement humaines » (p. 55).

Qu'en est-il de saint Paul dans l'annonce de l'Évangile de liberté ? Se basant sur Gal. 5,1, l'auteur note que la liberté est le « motif pour lequel le Christ nous a libérés » (p. 68). Dans le projet du Père, la véritable condition de l'homme, c'est la liberté : libération du péché et de la mort en vue de l'amour du Père, du service des frères, de la vie selon l'Esprit. L'auteur conclut brièvement en montrant comment s. Paul use du sens juridique, social et éthique de la liberté et lutte contre une pseudo-liberté subjective qui est synonyme de « service de la chair » et de destruction personnelle et communautaire.

La seconde contribution qui retient notre attention est celle de Servais Pinckaers, traitant d'*Autonomie et d'hétéronomie en morale selon S. Thomas d'Aquin*. Pour bien respecter les contextes historiques, l'auteur prend en considération trois événements importants qui ont en quelque sorte systématisé la morale depuis s. Thomas : le nominalisme, la crise protestante et l'universalisme rationnel. La conception nominaliste de la liberté demande à choisir entre l'autonomie ou l'hétéronomie et place la morale sous le sentiment de l'obligation. S. Thomas concilie les deux réalités et montre que plus l'homme se soumet à l'hétéronomie divine, plus il devient autonome. Le protestantisme, par l'affirmation de la foi seule,

provoque en réaction, chez les catholiques, l'affirmation des œuvres réalisées conformément à la droite raison et à la loi naturelle. Cette séparation entre foi et morale est étrangère à la doctrine de Thomas d'Aquin : la foi qui a une place prépondérante en morale doit se prolonger jusque dans les moindres actes de la vie vertueuse. Le troisième événement souligné est l'universalisme de la raison, un rationalisme philosophique et scientifique qui se veut indépendant de la foi chrétienne, ou même en contradiction avec celle-ci. La morale de s. Thomas répond à cette requête par la large place qu'elle accorde à la justification rationnelle de ses énoncés ; mais, en même temps, elle puise dans la foi son inspiration profonde en définissant la loi évangélique comme sommet de la morale et en insistant sur les vertus théologales et sur le fait qu'elle prolonge les vertus morales infuses. On aboutit à une morale qui s'inspire de l'action de Dieu par le moyen de la foi en Jésus-Christ et qui répond pleinement aux aspirations naturelles de l'homme.

Dans la deuxième partie de sa recherche, le Père Pinckaers traite le problème de la loi évangélique et de l'autonomie de la morale à partir du traité de la loi évangélique de s. Thomas. Il montre comment s. Thomas, se situant dans la tradition patristique et philosophique, voit dans la loi l'expression de la sagesse du législateur qui appelle la collaboration de l'intelligence et de la volonté chez celui qui lui est soumis. La loi est considérée comme une aide à la liberté selon qu'elle aspire au bien, à la vérité, au bonheur. Quant à la loi nouvelle, elle confère au chrétien l'autonomie morale et la liberté véritable. En effet, elle ne s'impose pas de l'extérieur mais de l'intérieur, et son apport se fait d'abord sentir dans les actes intérieurs ; de plus, elle est loi de liberté, car elle vient aider à réaliser les inclinations à la vérité, au bien, au bonheur. La conclusion est simple : la morale de s. Thomas reconnaît l'autonomie de l'homme et du chrétien en morale ; la tâche du moraliste et de la morale, c'est de former l'homme, d'être au service de celui qui devra élaborer son propre jugement moral.

Dans l'étude qu'il nous propose sur la compréhension chinoise de liberté, Erwin Schawe retrace l'expression d^z-yóu (liberté) chez Confucius, les taoïstes et chez Sun Yat-sen. La trame de fond au cours de ces 3 000 ans, c'est que la liberté individuelle est plus une menace qu'une libération, car celui qui cherche la liberté détruit les bonnes dispositions de la nature et met en cause l'ordre social qu'il faut préserver face à la liberté personnelle.

Dietmar Mieth intitule sa contribution *Autonomie. Emploi du terme en morale chrétienne fondamentale*. « Après avoir relevé la polysémie du terme autonomie et en avoir analysé les acceptions majeures dans les différents courants de la pensée moderne et contemporaine, D. Mieth conclut à la pertinence de l'emploi de ce terme en éthique » (p. 11).

La réflexion de Francesco Campagnoni compare le système de Kant et des données de Vatican II quant à la *dignité de l'homme*. « La définition Kantienne de la dignité est "a-historique", elle s'applique au sujet transcendantal (l'humanité), non aux sujets humains existants (historiques) », tandis que « le modèle d'autonomie, mis en œuvre par Vatican II dans la constitution *Gaudium et Spes*, s'inscrit dans l'horizon de la tradition chrétienne. La dignité de l'homme se rattache à l'histoire du salut, à la création, à la rédemption, à l'eschatologie » (p. 13).

L'étude de C.J. Pinto de Oliveira se centre sur l'emploi de l'autonomie dans la psychologie du développement intellectuel, et de façon plus précise à partir des travaux de Piaget sur l'évolution du jugement moral. « Le psychologue neuchâtelois part de la notion de l'autonomie Kantienne pour établir l'origine et l'évolution du jugement moral chez l'enfant et l'adolescent... Pour Piaget, autonomie morale et reconnaissance de l'égalité vont de pair... Les recherches psychologiques ont conféré à l'autonomie Kantienne un dynamisme qui la rapproche des perspectives historiques de la tradition chrétienne » (p. 14).

Les deux articles suivants : *Émancipation — Notes de lexicographie et de réception théologique et Responsabilité et liberté*, sont d'Alberto Bondolfi et de Juan Artadi. Bondolfi traite du thème de l'émancipation (signification, sémantique, emploi, transformation) dans les « perspectives de son utilisation en théologie » (p. 14). Quant à Artadi, il explore la notion de responsabilité ; « la méthode employée par l'auteur essaie de conjuguer l'analyse des formes du langage et l'interrogation des courants culturels, historiques et actuels » (p. 15).

C'est à Guido Vergauwen que revient la dernière contribution à ce volume. Il étudie la notion de théonomie chez P. Tillich comme synthèse de l'autonomie et de l'hétéronomie. L'auteur se base sur la *Théologie systématique* de Tillich et il « met en lumière les trois grandes

articulations de la pensée tillichienne sur la théonomie » (p. 16) : la Révélation surmontant le conflit entre l'autonomie et l'hétéronomie, l'Église en tant que communauté du nouvel être, la morale théonomique trouvant sa source dans l'*agapè*.

Gabriel CHÉNARD

Étienne BALIBAR, Guy BESSE, Jean-Pierre COTTEN, Pierre JAEGLE, Georges LABICA, Jacques TEXIER, *Sur la dialectique*. Un vol. 22 × 13 de 311 pp., Paris, Éditions sociales, 1977.

Ce volume rassemble des textes de conférences publiques données à Paris, en 1965, dans le cadre du *Centre d'Études et de Recherches Marxistes*. On sait que, depuis plusieurs années, des recherches se poursuivent assidûment au C.E.R.M. Cette fois, elles tournent, de façons variées et originales, autour de problèmes posés par la dialectique. Le présent recueil concerne donc fondamentalement « le statut de la dialectique dans le marxisme » (p. 9). Il est particulièrement important, et les noms des collaborateurs sont à eux seuls une recommandation. Après tant de généralités et de clichés sur la dialectique et le marxisme, on est heureux d'avoir des prises de positions d'hommes qui savent ce dont ils parlent et le font avec bonheur. Althusser ayant fait beaucoup parler de lui ces dernières années, par un travail considérable sur la pensée marxienne, le lecteur sera particulièrement heureux de réfléchir avec J. Texier : *Sur la détermination en dernière instance (Marx et/ou Althusser)*, pp. 251-308.

Jean-Dominique ROBERT

Hans KÜNG, *Vingt propositions de « Être Chrétien »*. Traduit de l'allemand par André Metzger. Paris, Éditions du Seuil, 1979, 14 × 20,5 cm, 95 pages.

L'auteur d'*Être chrétien* avait pour objectif de dégager la spécificité du christianisme dans un « siècle où les courants spirituels, les idéologies et même bien des théologies s'usent rapidement » (p. 13). Il résume ici en vingt propositions cet ouvrage qui est marquant, surtout par son ouverture œcuménique.

Pour Küng, il importe de souligner que ce qui fait l'originalité du christianisme, c'est la personne de Jésus-Christ sur les traces duquel le chrétien